

Il nous faut trop souvent renoncer à ce qui nous entoure et que nous chérissons, il sera bientôt trop tard ; ne nous restera alors qu'une poignée de pierres dans un bol de terre cuite, et quelques images.

Car au fond il s'agit bien de cela, faire revenir quelques-uns des instants à côté desquels nous sommes passés, condamnés que nous sommes, pour vivre, à nous détacher de l'immédiat en taillant des marches au fil du temps, nous promettant au-dedans qu'on ne nous y reprendra pas et qu'on recomposera sur nos claviers, plus tard, ce qui avait été sans qu'on y prenne garde, songeant au bonheur que ces instants auraient pu nous apporter et qu'ils nous apportent tandis que, écrivant musique et cadence, nous ne l'espérons plus.

Notre regard est aimanté par ce quelque chose avec lequel nous ne faisons qu'un, que nous croyons pouvoir précéder, que nous surprenons parfois lorsque nous avons le courage et la force de ralentir, que nous voudrions retenir en en fixant l'empreinte avant qu'il ne soit trop tard.

Jusqu'à ce que nous nous avisions que ce qui devait être une rampe d'accès nous lâche, devient précisément la porte dérobée par laquelle ce qu'on avait cru pouvoir retenir prend la poudre d'escampette. Comme une phrase longue et sinieuse qui commence et se ferme, métamorphosant le manque en secret.

On aperçoit, en levant la tête, des formes, des couleurs, des ombres qui dessinent alentour des visages éphémères, paysages-visages, visages-images d'un polyptyque géant, qu'on voudrait serrer dans un cadre feuille d'or, ourlet, faufil ou ailes de plomb. Mais l'éphémère a une main de fer, les horizons ne l'arrêtent pas, il dure le temps de nos vanités.

Il arrive que je me saisisse de quelques-unes de ces natures mortes, que je les écorne et y passe un fil. L'ensemble donne à mon désœuvrement l'allure d'un récit, le semblant d'un mouvement, d'une pente et d'une direction.

La langue ouvre d'innombrables galeries qu'il convient d'explorer, une baguette de sourcier à la main: le lointain s'y mêle au proche, le coq y converse avec l'âne, la rivière y fait son lit. Le poème n'a jamais repoussé le réel qui se prête sans réticence au jeu des voyelles et des consonnes, il ouvre même à la conscience des voies inédites, offrant à la terre qui vieillit la voyance, le langage qui la renouvelle, l'avenir qui lui manque.

Nous sommes tous invités à la fête, à faire jouer à tort et à travers la profondeur de nos yeux télescopiques, à faire tenir ensemble le disparate, miraculeusement, sans ciment, comme les cartes orphelines d'un memory géant.

Sur le rebord de la fenêtre, des images se chevauchent : celle d'une pierre de Patmos, un ciel, des labours, le saint Augustin de Vittore Carpaccio, un caducée, des images de vieux crépis, une chouette et quelques tessons ; un moineau s'y invite parfois, sans titre, sans date. Ils constituent ensemble un petit autel qui se métamorphose avec le temps, m'obligeant à reconnaître l'hétéroclite qui me nourrit, me dissuadant de donner à la partie dans laquelle je suis engagé la forme d'un puzzle dont j'aurais à trouver la dernière pièce, mais celle plutôt d'un paysage de bocage dont j'aurais à lever le plan changeant.

Je ramasse chaque jour, là où je suis, une pierre que je taille, une image ou quelques mots, trois ou dix lignes, que le ciel

Comme les cartes orphelines d'un memory géant

soit verrouillé, la tête à la mine ou dans les étoiles, pour faire naître ce que je pressens et dont je devine le contour, tandis que s'élève dans le ciel le chant simple du temps qui passe. Ils constituent ensemble, déposés dans le courant, le gué que j'emprunte, pour continuer, et me risquer sur une rive que je ne connais pas.

Tirer un fil aussi ténu soit-il pour y pincer une ou deux choses, ensemble sur le fil du langage: petite paire, main pleine, l'improbable quinte floche ou la misère.

Sur les bancs de l'Ancienne Académie, la question de l'âme et du corps me semblait d'un autre temps et n'effleurait que l'épiderme de ma raison, je n'y croyais pas. Un vieux bonze pourtant de la Faculté des Lettres de Lausanne prenait l'affaire très au sérieux et clignait des yeux lorsqu'il l'évoquait. C'était un homme sans âge, insoumis aux modes du jour, il souriait un peu moqueur lorsque les béjaunes levaient l'étendard de la modernité. J'ai vécu plusieurs années sur le seuil, à mi-chemin de l'un et des autres. Tout compte fait j'y suis demeuré. Je continue en effet à ne pas comprendre cet homme solitaire qui avait trouvé un abri dans l'absconce, fragile et peut-être impossible histoire de la philosophie, et j'admire l'indépendance de cet esprit qui est allé, mine de rien, à contresens de la bienséance à laquelle tendaient les modernes, courageux blancs-becs, pugnaces et simplistes.

Descartes a creusé le gouffre qui sépare l'âme et le corps, le langage et le monde. Le corps que nous croyons tenir en laisse supporte la situation sans broncher. Mais c'est lui qui aura le dernier mot lorsque, devenu fond de tiroir vermoulu, il se retirera de la partie et laissera s'échapper, libre, ce qu'il nous a fallu taire et qui nous a fait être.